

Les migrations mahafales dans le processus de ruralisation de la ville de Toliara (Madagascar)

Emmanuel FAUROUX*, Bernard KOTO**

Comme dans la plupart des pays en développement, les villes de Madagascar reçoivent de puissants flux migratoires en provenance du monde rural. Mais au lieu de se doter, comme beaucoup de villes africaines ou latino-américaines, d'une ceinture de bidonvilles plus ou moins misérables, les villes malgaches se « ruralisent ». L'espace urbain est « squattérisé » jusqu'à proximité immédiate des centres-villes par des ruraux qui continuent, dans une large mesure, à pratiquer l'agriculture et l'élevage, et qui constituent de gros villages très proches, par leur apparence et leur fonctionnement, de villages ruraux ordinaires.

L'Équipe de recherche associée (Éra) CNRE/Orstom a contribué à étudier ce phénomène dans les villes de l'ensemble méridional de Madagascar¹. Cette vaste région (elle correspond à ce qu'il est généralement convenu d'appeler le sud, le sud-ouest et l'ouest du pays), très peu peuplée, affronte des conditions climatiques et écologiques difficiles, avec un climat semi-aride dont la sécheresse s'aggrave vers le sud. Depuis plusieurs siècles, la richesse de la région est constituée par des bœufs dont les troupeaux errent en semi-liberté sur de vastes savanes et des pâturages forestiers. L'élevage extensif est la base des systèmes de production pratiqués par les groupes autochtones : les Tandroys à l'extrême-sud, les Mahafales, les Masikoros, les Baras et, plus au nord les Sakalavas. Le bœuf est au centre de la culture de ces groupes : accumuler le plus grand nombre de

* *Anthropologue Orstom, département Sud, antenne Orstom, BP 404, 601 Tuléar, Madagascar.*

** *Géographe à l'université de Toliara, antenne Orstom, BP 404, 601 Tuléar, Madagascar.*

¹ Sous la direction scientifique de J. M. Hoerner, professeur de géographie à l'université de Perpignan et chercheur associé à l'Orstom.

bœufs est le but ultime de l'activité économique ; les détruire de façon ostentatoire lors de grandes cérémonies lignagères donne les clés du prestige et du pouvoir.

L'étude des villes de l'ensemble méridional, dans le cadre de l'Éra, a été poursuivie à Ihosy (RAFIDISOA, 1990), Ampanihy (JOËLSON, en préparation), Ankazoabo, Manja, Tongobory et Morondava (études en cours), et, surtout, à Toliara², seule grande ville de la région (équipe animée par B. Koto). Dans les petites villes, le processus de « ruralisation » paraît lié, pour l'essentiel, à la dégradation généralisée de l'appareil d'État et à la crise économique très dure qui a touché de plein fouet les classes moyennes urbaines.

D'une part, l'État et les institutions décentralisées n'ont plus les moyens budgétaires d'accomplir correctement les fonctions élémentaires concernant l'hygiène, la voirie, la maintenance des installations publiques... Les bâtiments officiels ne sont plus entretenus, l'éclairage public est déficient ou absent, les bornes fontaines ne donnent plus d'eau, les latrines sont désaffectées, le bitume cède la place au sable ou à la latérite...

D'autre part, le marasme économique vécu par les classes moyennes urbaines aggrave ce sombre tableau. Placés en situation de survie, fonctionnaires, employés et petits commerçants ne contribuent plus à la prospérité du secteur informel et du commerce local. Le domaine privé n'est plus correctement entretenu. La débrouillardise conduit à des formes élémentaires de défense : petits larcins aux dépens du domaine public, mise en culture d'infimes lopins, commerce de trottoir... qui contribuent à la dégradation générale.

Toliara, comme toutes les villes malgaches, a subi simultanément les impacts provoqués par le déclin de l'appareil d'État et par le marasme des classes moyennes. Mais, circonstance exceptionnelle, la ville s'est trouvée prise, depuis une vingtaine d'années, dans la lame de fond provoquée par les migrations temporaires des Mahafales. Il ne s'agit pas simplement d'un exode vers la ville. Pour assurer la survie de leur système de production sévèrement compromise par la sécheresse, les Mahafales ont entrepris d'agrandir leur territoire en « annexant » une région jusqu'alors relativement sous-peuplée et sous-utilisée, située immédiatement au nord de leur espace traditionnel. Ce nouveau territoire a, en gros, la forme d'un triangle équilatéral de cent vingt ou cent trente kilomètres de côté dont Toliara (au sud-ouest), Andranovory et Tongobory sont les trois sommets. Le mouvement

² Le nom de la ville est orthographié de façons diverses : Toliara, Toliary, Tuléar. Nous utiliserons ici Toliara qui semble la plus proche de la formulation vernaculaire.

des Mahafales vers Toliara est inséparable du mouvement plus général des Mahafales vers leur « triangle migratoire ».

Cet appoint massif a transformé le rythme de croissance de la ville. Pendant les deux premiers tiers du xx^e siècle, Toliara avait eu une croissance modeste : vingt mille habitants, environ, dans les années trente, un peu plus de trente mille dans les années soixante. Le grand essor a commencé dans les années soixante-dix : quarante-six mille habitants en 1975, plus de soixante mille en 1980. En 1990-1992, les estimations varient entre quatre-vingt-dix mille et un peu moins de cent vingt mille habitants.

« Chaque année, quelque cinq mille ruraux s'installent à Tuléar [...]. Près de 55 % de la population urbaine s'est installée à Tuléar après 1980 et seulement un ménage sur cinq vivait à la ville avant 1960. » (Études citées par HOERNER, 1990 : 207)³.

La vague migratoire mahafale, dans son puissant mouvement, a donc notamment submergé la ville de Toliara, proche de la zone de départ : deux cents kilomètres à vol d'oiseau entre Toliara et Ampanihy, la « capitale » mahafale.

On a ainsi assisté à une forte *ruralisation du tissu urbain* qui a conféré, à l'expansion de la ville, des traits originaux, bien distincts des processus de bidonvillisation fréquemment décrits dans les croissances urbaines en Afrique ou en Amérique latine.

Les transformations en cours ont donné naissance à de *nouvelles formes d'emprise de la ville sur sa périphérie rurale*, marquées notamment par l'orientation vers le domaine rural des spéculations d'une classe moyenne urbaine durement touchée par la crise économique.

LA VAGUE MIGRATOIRE MAHAFALE

La crise des systèmes de production du sud et le déclenchement de flux durables de migrations temporaires

L'Androy et le pays mahafale offrent des conditions naturelles marginales pour l'élevage bovin. La catastrophe écologique causée par la destruction des *raketa* (*Opuntia* sp.), qui constituaient un

³ Voir notamment dans cet ouvrage : pp. 51-55 « Les migrations mahafales et l'extension de Tuléar », le chapitre V « Tuléar, pôle de sous-développement » pp. 197-243 et, dans le chapitre VI, la section concernant « La polarisation de Tuléar par pseudopodes » pp. 270-278.

excellent aliment d'appoint pour le bétail en cas de sécheresse, a provoqué au début des années trente une première crise grave du système de production tandroy.

Les migrations tandroys

Les éleveurs tandroys ont alors commencé à se répandre dans l'ensemble du pays à la recherche de revenus leur permettant de continuer à accumuler des bœufs. L'époque était aux grandes plantations fortes consommatrices de main-d'œuvre. Les migrants tandroys ont ainsi proposé leur force de travail dans l'ouest, dans le nord-ouest, dans les Hautes-Terres..., partout où existait une importante offre de travail.

Après quelques années, les Tandroys émigrés ont commencé à se stabiliser sur leur lieu de travail, formant de petits villages bien enracinés, aptes à accueillir de nouveaux arrivants dans de bonnes conditions. Un va-et-vient régulier s'est ainsi organisé entre les lieux d'accueil et l'Androy où les migrants conservaient leurs attaches cérémonielles. Plus tard, les plantations ont disparu, mais les Tandroys sont restés. Leurs migrations temporaires se sont poursuivies sur le modèle ainsi tracé dès les années trente. À la fin du xx^e siècle, la plupart d'entre eux passent encore une partie (de plus en plus importante) de leur vie dans des villages tandroys dispersés dans tout Madagascar, avant de revenir finir leurs jours dans leur pays natal.

Depuis une vingtaine d'années et, surtout, depuis le début des années quatre-vingt, la sécheresse tend à devenir chronique dans tout le sud et, notamment, dans la partie littorale du pays mahafale. Les nouvelles conditions naturelles ne permettent plus aux Mahafales de faire fonctionner correctement, dans leur pays, leur système de production à dominante pastorale.

Les migrations mahafales

Les limites naturelles traditionnelles du pays mahafale sont comprises entre les fleuves Menarandra et Onilahy, immédiatement au nord de l'Androy.

Comme les Tandroys, les Mahafales ont donc entrepris d'effectuer des migrations temporaires afin de continuer à accumuler les bœufs qui leur permettent, dans la logique traditionnelle, de conserver un rang social honorable. Mais la situation est très différente de celle qu'avaient autrefois affrontée les Tandroys.

Les grandes plantations ont, pour la plupart, disparu et il n'existe plus d'offre massive d'emplois agricoles rémunérés. Par ailleurs les

Mahafales, très attachés à leur mode de vie, n'ont pas de grandes traditions migratoires. En revanche, ils ont élaboré, au cours des siècles, des stratégies d'expansion territoriale qui furent, autrefois, durement combattues par leurs voisins baras ou masakoros. Au début des années soixante-dix, il restait aux Mahafales quelques possibilités d'expansion, immédiatement au nord de leur territoire, sur la rive droite du bas-Onilahy, dont le climat est sensiblement plus clément. Ils ont donc commencé à s'y engager, d'abord discrètement, puis de façon de plus en plus massive. La vague ainsi déclenchée submerge le « triangle migratoire » Toliara-Andranovory-Tongobory et tend, aujourd'hui, à le déborder vers le nord.

La vague de migration sur Toliara

Les groupes autochtones de Toliara : Vezo et Masikoro

Le site actuel de la ville est celui de plusieurs très anciens villages de *pêcheurs de mer vezos*. Le nom de Toliara s'appliquait à cet ensemble de villages et aux installations (jetées, hangars, entrepôts) qui permettaient aux navires de traitants d'échanger leurs marchandises contre des bœufs et des esclaves. La ville de la fin du xx^e siècle a conservé, en bordure de mer, les traces évidentes de ses origines villageoises vezos. Sur le front de mer, les pirogues à balanciers alternent avec les tentes des voyageurs vezos faites d'une voile posée sur des espars entrecroisés. De nouveaux villages de pêcheurs tendent à occuper tous les espaces laissés libres en bord de mer, à l'abri des grandes dunes. Les Vezos, en tant que tels, constituent un groupe de pression influent sur le plan local, qui aspire à plus de pouvoir et se heurte, dans cette volonté hégémonique, aux ambitions de la bourgeoisie urbaine locale principalement composée d'originaires des Hautes-Terres.

À la périphérie de la ville, vers l'intérieur, on se trouve au cœur du pays *masikoro*, dont les limites traditionnelles s'étendent entre les fleuves Fiherenena et Mangoky. Le domaine urbain inclut plusieurs vieux villages d'agropasteurs masakoros, et l'une des résidences principales des souverains masakoros du Fiherenena d'où ils contrôlaient le centre de traite le plus actif de la côte occidentale. Les Masikoros, comme les autres groupes de la région, s'accommodent mal des contraintes de la vie urbaine qui ne leur permettent pas de développer leurs activités favorites. Leur présence à Toliara est plus liée à la pérennité de vieilles racines villageoises qu'à un processus migratoire récent qui, cependant, n'est pas entièrement inexistant.

Les migrants tandrois à Toliara

Malgré leur importance numérique modeste, les Tandrois sont très visibles dans les rues de Toliara où ils ont le quasi-monopole des fonctions de tireurs de pousse-pousse et de gardiens. Leur rôle économique et social n'est pas négligeable. Ils prêtent de l'argent à court terme, à des taux usuraires, aux petits fonctionnaires qui attendent leur salaire à la fin du mois. Très solidaires, unis par des relations de parenté et d'alliance, ils se regroupent en fonction d'origines microrégionales communes. Ils sont un peu marginalisés par rapport aux autres groupes qui vivent à Toliara, notamment à cause de leur dialecte peu intelligible aux autres Malgaches : on les redoute car on craint leur cohésion, leur pugnacité et leur habileté dans le maniement de la sagaie et de la fronde. Ils résident à Toliara pour des périodes qui tendent régulièrement à s'allonger, mais ils n'ont pas rompu le lien qui les unit au pays d'origine ; ils y terminent d'ailleurs leur vie, dans tous les cas où ils le peuvent, entourés du respect que leur vaut le niveau élevé de leurs prestations cérémonielles, rendu possible par une vie de travail et d'épargne.

Les originaires des Hautes-Terres, Merina et Betsileo, représentent environ 15 % de la population urbaine totale. Ils sont fonctionnaires, employés de commerce, etc. et constituent le noyau dur d'une classe moyenne dont le niveau de vie a été sérieusement entamé au cours des dernières années (HOERNER, 1990 : 208). Beaucoup sont installés depuis longtemps et les nouveaux venus obéissent souvent à des affectations administratives. *Les groupes originaires des autres parties de l'île* ne sont pas représentés en proportions significatives, à l'exception, peut-être, des Koraos (terme générique qui désigne les groupes originaires du sud-est).

La vague mahafale sur Toliara

La plupart des migrants mahafales appartiennent à un sous-groupe, les Tanalanas, originaires de la plaine littorale la plus durement touchée par la sécheresse et plus précisément à trois clans, les *tokobe telo* (littéralement : « les trois grandes branches du trépied sur lequel on pose les marmites ») qui ont établi entre eux des réseaux d'alliance et de solidarité très denses. L'ampleur du phénomène est tel que, selon une estimation de 1990 (Koro, 1991 : 161), un habitant de Toliara sur deux serait mahafale. Les nouveaux arrivants ont largement remis en cause l'ancienne répartition des quartiers par groupes ethniques. Ils s'installent un peu partout dans la ville, soit dans des quartiers et des villages urbains anciens où ils sont devenus majoritaires, soit dans des quartiers et villages nouveaux où leur place ne cesse d'augmenter. Dans les quartiers périphériques, ils restent

agriculteurs et éleveurs, se montrant souvent plus dynamiques et mieux organisés que les autochtones masikoros qu'ils tendent progressivement à supplanter dans la plupart de leurs activités.

Des migrations qui ne constituent pas une rupture avec les zones de départ

Le caractère temporaire des migrations vers Toliara

Koro (1989 : 13) a montré, sur un échantillon de 1 100 ménages de migrants — presque tous mahafales —, que 90 % d'entre eux ne résidaient pas plus de deux années consécutives à Toliara. La migration s'opère dans l'« *espace de relation* » (HOERNER, 1990) qui caractérise l'ensemble de l'aire migratoire mahafale. Toliara est rarement la première destination de ceux qui partent. Elle est aussi rarement la dernière. Beaucoup transitent, avant ou après Toliara, par l'un des nombreux villages de charbonniers qui jalonnent les routes nationales 7 et 10. La vie y est peu différente de celle d'un village mahafale, axée sur la culture du maïs et la fabrication du charbon de bois.

Le séjour à Toliara dure quelques mois ou quelques années, et précède généralement d'autres tentatives qui peuvent prendre la forme d'un retour dans un village des routes nationales 7 ou 10 ou d'une entreprise plus lointaine et plus hasardeuse, vers Antananarivo par exemple. Les retours au pays sont temporaires et précèdent de nouveaux départs.

La permanence des liens avec le village d'origine

Les résidences temporaires des migrants sont de simples annexes du village d'origine qui demeure le pôle de l'ensemble des relations lignagères. Les migrants tendent à se regrouper en fonction de leur affiliation lignagère ou de leurs alliances, et nul d'entre eux n'oublie que le cœur spirituel du lignage est toujours dans le village d'origine ; précisément là où se trouvent le *hazomanga lava* (le poteau cérémoniel), qui demeure le témoin des cérémonies lignagères les plus importantes, et le *mpitoka hazomanga* (le « détenteur du poteau cérémoniel ») qui reste l'intercesseur incontournable dans les relations entre les ancêtres lignagers et les vivants.

Les migrants mahafales ne rompent aucun des autres liens qui les unissent à leurs communautés d'origine. L'enquête Koro de 1989 fait apparaître que 99 % des chefs de ménage interrogés ont conservé une case dans leur village, que 90 % y ont de la terre, et que 49 %

y ont encore du bétail confié à des parents ou à des alliés. Les va-et-vient s'opèrent continuellement entre Toliara et le pays d'origine. Il peut s'agir de participer aux plus importantes cérémonies lignagères (circoncisions et funérailles), aux grands travaux agricoles ou, tout simplement, de venir chercher une part des récoltes produites sur les terres laissées au village.

Tout se passe comme si la morphologie sociale mahafale modale avait changé. Au lieu de ne compter comme autrefois qu'un village, un terroir et des lieux de pâturage, l'espace social mahafale compte désormais un élément supplémentaire : les divers lieux, dans le « triangle migratoire », où des habitants du village tentent d'acquérir les revenus complémentaires devenus indispensables pour continuer à accumuler des bœufs.

La reconstitution en ville des rapports lignagers et des alliances traditionnelles

Le choix du lieu d'émigration est avant tout dicté par la présence de parents ou d'alliés. 52 % des ménages de migrants enquêtés par Koto à Toliara se sont installés directement chez des membres de leur propre lignage ou chez des originaires du même village.

Ceux qui n'ont sur place ni parents ni compatriotes cherchent des alliés (beaux-parents — même s'il s'agit d'anciens mariages —, parents à plaisanterie, frères de sang). Ils peuvent aussi réactiver d'anciennes alliances (les vieilles relations de parenté à plaisanterie, par exemple, étaient souvent tombées en désuétude), ou sceller de nouvelles alliances, ce qui est toujours facile, notamment en prenant une épouse temporaire dans un groupe déjà bien implanté localement.

Il s'agit d'abord de s'insérer dans un groupe de solidarité assez nombreux pour qu'il assure une protection efficace. Ensuite, de continuer à bénéficier de l'indispensable protection de ses propres ancêtres lignagers. Pour cela, il importe que le migrant ne rompe aucun des liens qui l'unissent à son unité cérémonielle naturelle, symbolisée par le *hazomanga lava* resté au village.

L'anxiété provoquée par la nouveauté des conditions de vie conduit les migrants, surtout dans les années qui suivent immédiatement leur départ, à rester fidèles à ces liens. Le départ temporaire n'est généralement pas perçu comme un moyen de rompre avec l'autorité des anciens, bien au contraire. Avec le temps, seulement, cette rupture peut apparaître progressivement comme la conséquence non programmée d'un éloignement qui dure.

LA RURALISATION DU TISSU URBAIN DE TOLIARA

En se répandant sur Toliara, les Mahafales ont fini par inverser le jeu normal du processus migratoire. Au lieu d'adapter tant bien que mal leur mode de vie aux contraintes de la vie urbaine, c'est en grande partie Toliara qui a dû s'adapter à leur présence massive, cohérente et solidaire, et qui a subi de profondes transformations de son apparence et de sa structure.

La prédominance des activités de type rural

Les migrants mahafales qui s'installent à Toliara n'y viennent pas pour y trouver des emplois dans le *secteur moderne*. Ils cherchent des revenus monétaires dans le *secteur informel* et comptent sur la poursuite d'*activités de type rural* pour assurer au moins une partie de leurs subsistance.

La carence des secteurs administratif, moderne et industriel

La ville offre peu d'emplois de type urbain traditionnel aux migrants.

Les emplois administratifs — sauf rarissimes exceptions — ne leur sont pas ouverts. Mais, lorsqu'un fonctionnaire mahafale obtient une affectation à Toliara, il en fait profiter les membres de son lignage et crée un pôle familial de migration. Les fonctionnaires affectés en ville sont ainsi lourdement parasités par leurs parents et alliés qui ont recours durablement à leur hospitalité.

Les offres d'emplois industriels sont extrêmement rares. Au cours de son histoire, à la fin des années cinquante puis entre 1978 et 1983, au début du régime socialiste, Toliara a pu croire qu'un destin industriel s'ouvrait à elle. La plupart des ambitions qui avaient pu naître alors se sont effondrées depuis, au point qu'on a pu décrire la ville comme « un cimetière d'industries » (HOERNER, 1990 : 226).

En 1992, Toliara a moins de mille emplois industriels répartis entre ce qui reste des grandes entreprises de la ville (une brasserie, une fabrique de tabac à chiquer, une ex-grande unité textile qui, depuis des années, attend un repreneur) et de petites entreprises à la limite de l'activité artisanale.

Ces emplois sont souvent éphémères en raison de la pratique, très répandue, qui consiste à ne garder les employés que pour une période d'essai (sous-payée), puis à les licencier au terme de cet essai. La sous-qualification autorise une grande mobilité de l'emploi.

L'importance du secteur informel

En l'absence d'emplois administratifs ou industriels, c'est presque exclusivement le secteur informel qui permet aux migrants d'acquérir des revenus monétaires. Il s'agit d'un petit artisanat très diversifié, utilisant toutes les formes de récupération (fabrication de chaussures à partir de vieux pneus ; de jouets et de lampes à partir de boîtes en fer blanc...) et d'un commerce de trottoir, aux formes multiples (plats cuisinés, brochettes, café...). Beaucoup revendent du riz acheté à des grossistes indiens et du maïs, du manioc et des pois du Cap, produits aux alentours par leurs parents et leurs alliés. Les services personnels (gardiens, domestiques, porte-faix...), les réparateurs (mécaniciens, électriciens, peintres en bâtiment, bricoleurs divers...) sont nombreux, excessivement bon marché et ne sont pas officiellement déclarés.

Les activités de type rural

L'« informel » est la principale source de monnaie, mais ce sont les activités de type rural qui permettent, pour l'essentiel, l'alimentation quotidienne des migrants. La recherche de l'autosubsistance permet en effet de limiter à l'extrême les besoins monétaires.

Les activités agricoles sont les plus importantes. À Toliara comme ailleurs, on trouve des jardins et des cultures maraichères en divers endroits de la périphérie urbaine ; mais on voit aussi à quelques hectomètres du centre ville, en bordure du Fiherenena, des rizières aménagées bénéficiant encore de ce qui reste du réseau qui, autrefois, irriguait la plaine.

En utilisant quand cela est possible l'eau de ce réseau, les migrants mahafales produisent, en divers endroits, 50 % de la canne à sucre vendue sur le marché local. Dans des quartiers qui sont encore nettement urbains, on trouve aussi des plantations diverses, de coton, de canne à sucre, de pois du Cap, etc. sur des concessions issues de l'époque coloniale. La croissance de la ville les a peu à peu incluses dans le périmètre urbain, alors que, dans l'attente de futures spéculations immobilières, leurs propriétaires les rentabilisent tant bien que mal en leur donnant un usage agricole. Mais le phénomène le plus frappant provient de la multiplicité de petits jardins, de microplantations qui utilisent d'infimes espaces restés libres aux abords des cases, dans les arrière-cours et sur les terrains vagues, parfois en plein centre-ville, juxtaposant dans le plus grand désordre quelques pieds de maïs, de canne à sucre et de manioc, des papayers...

Les activités pastorales concernent surtout les *chèvres*, omniprésentes à Toliara. Elles y trouvent un environnement assez favorable et tirent

le meilleur parti d'une végétation rabougrie poussant à l'abri des dunes, aux abords de la mangrove, le long des routes et des chemins, dans les terrains vagues encore libres, voire autour des dépôts d'ordures. On leur construit, pour la nuit, des parcs précaires, à proximité immédiate des cases. Elles résistent bien aux maladies et se reproduisent vite (trois à quatre chevreaux par an) malgré l'absence de véritables soins. La chèvre joue un peu le rôle que tenait le bœuf, en des jours meilleurs, dans la société villageoise. Elle constitue une épargne facilement mobilisable. Les clientèles indienne et musulmane, les plus aisées à Toliara, exercent une forte pression sur la demande et permettent le maintien des cours à un niveau relativement élevé. Par ailleurs, la chèvre a partiellement remplacé le bœuf dans les cérémonies mineures et pour diverses prestations « sociales ». Elle est devenue à Toliara l'instrument et le symbole de la cohésion lignagère, dans une société où les bœufs sont devenus trop rares pour jouer ce rôle.

Les *bœufs* ne sont pas nombreux à l'intérieur du périmètre urbain de Toliara, mais on en trouve beaucoup plus qu'on ne l'attendrait en pleine ville, cherchant leur pâture non loin des chèvres, dans des terrains vagues, ou sur les talus qui bordent les axes routiers, sur les dunes de la plage ou dans l'arrière-mangrove.

Les *porcs* sont aussi très visibles. On se heurte à eux dès que l'on quitte les plus grandes voies du centre ville. Ils ont pour fonction, comme dans les villages traditionnels, de contribuer à l'hygiène générale en se nourrissant de détritits d'origine alimentaire et, surtout, d'excréments. Ils errent donc en liberté, apparaissant même parfois dans les grandes avenues du quartier administratif. Le soir, on les garde dans des parcs sommaires.

Comme en pays mahafale, une partie non négligeable de l'activité des migrants consiste à collecter divers produits naturels que l'on trouvait autrefois dans la forêt toujours proche, et que l'on peut encore rencontrer aux abords de Toliara à condition de s'éloigner un peu : bois de chauffage, roseaux pour la construction des cases et pour le tressage de nattes, tubercules (dioscoréacées) appréciés comme appoint alimentaire... Certains migrants se spécialisent dans cette activité et revendent en ville ce qu'ils ont collecté.

Les villages urbains

Les cases construites en ville par les migrants sont identiques aux classiques cases villageoises. En 1975, une enquête de l'Insré (l'équivalent malgache de l'Insee) faisait état, pour tout Toliara, de seulement cinq cents maisons en dur sur environ onze mille habitations

(4,5 %). La proportion a très certainement augmenté en 1992 avec l'arrivée massive des Mahafales.

La plupart des cases sont en roseaux (*bararata* - *Phragmites communis* - ou *vondro*) sur une armature de gaulettes en *katrafay* (*Cedrelopsis grevei*). Tous ces matériaux sont aisés à collecter à peu de distance. On trouve aussi des cases en pisé sur armature de branchages, sur un modèle qui vient sans doute du pays betsileo. Les gardiens tandroys construisent dans la cour des maisons modernes qui les emploient des cases absolument identiques à celles dans lesquelles ils vivent, au pays.

La principale différence avec un village rural provient de l'extrême entassement. La recherche d'espaces vides prime sur les règles sociales traditionnelles d'occupation de l'espace : le plus ancien et le plus respectable ne s'installe pas forcément à l'est avec ses descendants placés par ordre de prestige décroissant. Dans les villages urbains, les nouveaux arrivants s'installent là où il reste de la place et là où le voisinage offre le moins d'occasions de conflits. Le niveau des infrastructures en eau, électricité et installations sanitaires est à peu près aussi nul que dans un village rural, malgré la proximité des réseaux de la Jirama (service public distribuant l'eau et l'électricité à Madagascar); seule une infime minorité des migrants dispose de revenus suffisants pour ouvrir un abonnement.

La vie sociale quotidienne de ces villages urbains ressemble beaucoup, elle aussi, à celle des zones de départ. Mais la promiscuité provoque une sorte d'accélération du rythme des relations. Les rencontres sont plus nombreuses en dehors des groupes de parents et d'alliés que l'on fréquente habituellement ; on écoute de la musique traditionnelle ou de la littérature orale provenant d'autres groupes. La multiplication des échanges entre styles divers semble aboutir à une certaine réactivation de l'inspiration artistique.

RURALISATION DE LA VILLE ET NOUVELLES FORMES D'EMPRISE DE LA VILLE SUR SA PÉRIPHÉRIE

L'imbrication dans un espace limité de deux systèmes — le rural et l'urbain — parfaitement antinomiques ne se passe pas sans problèmes.

D'une part, la présence massive en ville de ruraux vivant selon les normes traditionnelles crée un certain nombre de dysfonctionnements, qui rendent la ville de plus en plus incapable d'assurer correctement ses fonctions urbaines.

D'autre part, les migrants, malgré leur cohésion et la pérennité de leurs racines rurales, ne peuvent pas ne pas subir, du fait de leur

présence de longue durée en ville, un certain nombre d'influences qui modifient leur comportement. Ces transformations n'ont pas toujours un effet harmonieux sur le fonctionnement des sociétés de migrants.

Enfin, les classes moyennes urbaines ont subi, depuis une vingtaine d'années, une terrible baisse de leur pouvoir d'achat. La nouvelle situation leur a suggéré d'abord de « ruraliser » leurs spéculations (culture du coton en premier lieu), ensuite de profiter de la proximité massive de migrants démunis de monnaie pour trouver des ressources alimentaires à bon compte.

Les dysfonctionnements liés à la ruralisation progressive du tissu urbain

La présence massive des ruraux au cœur de la ville provoque un certain nombre de problèmes majeurs.

Beaucoup d'espaces où ils se sont installés avaient été délibérément laissés libres parce qu'ils ne se prêtaient nullement à une occupation humaine importante : zones insalubres, plus basses que le niveau de la mer, bas-fonds marécageux qui constituent des foyers de paludisme et de bilharziose... Par ailleurs, la mise en culture d'espaces non prévus pour cet usage donne des rendements désastreux... et provoque souvent la dégradation irréversible des infrastructures qui jouxtent ces champs improvisés.

La promiscuité qu'impose l'entassement de populations trop nombreuses, souvent en dessous du seuil de pauvreté, multiplie les problèmes : conflits de voisinage, petits larcins, vols de chèvres et de volailles... mais aussi conflits de droit opposant certains migrants — occupants illégaux — aux propriétaires nominaux. L'administration est souvent la propriétaire légale et se montre assez laxiste dans la défense de ses droits. Les propriétaires privés, eux, tendent à geler la situation foncière, par exemple en maintenant leurs maisons d'habitation au centre d'une trop grande friche, jusqu'au jour où ces terrains auront acquis suffisamment de valeur.

Par ailleurs, les néocitadins continuent souvent à se comporter comme ils le faisaient dans leur village entouré de forêts. Ils ne disposent pas de latrines mais, comme dans leur village, « vont dans la forêt » pour satisfaire leurs besoins naturels. Ce qui est bon pour quelques dizaines de villageois l'est évidemment beaucoup moins pour une agglomération de plus de cent mille habitants. Il en résulte l'apparence sordide des abords de certains quartiers (FAUROUX *et al.*, 1991).

De façon générale, l'hygiène reste extrêmement précaire dans tous les villages urbains, pire le plus souvent que dans les villages ruraux.

malgré la proximité des installations sanitaires et hospitalières de Toliara. Les taux de mortalité infantile y paraissent en particulier beaucoup plus élevés que les taux urbains moyens (KOTO, 1989).

Une transformation des mentalités qui est l'expression de la difficile recherche de nouveaux équilibres

Bien que vivant principalement entre eux, les migrants subissent à Toliara de nombreuses influences qui finissent par modifier de façon significative leurs comportements. Il existe au moins trois voies dans lesquelles s'engouffrent des éléments de transformation des mentalités : l'école, la fécondité et le rapport au « sacré ».

L'influence de l'école

Il est toujours beaucoup plus facile et plus efficace de scolariser un enfant dans un village urbain que dans le village d'origine, où l'école fonctionne généralement très mal quand elle n'est pas entièrement inexistante. Mais surtout, le rôle positif de l'école comme moyen incontournable d'ascension sociale est beaucoup plus clairement perçu en ville que dans les villages isolées du pays mahafale. Les parents migrants finissent par s'imprégner dans cette idée, souvent nouvelle pour eux. Lorsqu'ils se décident à quitter Toliara, il n'est pas rare qu'ils laissent un enfant ou deux, parfois davantage, en pension chez un parent ou un allié, pour leur permettre d'avoir une meilleure scolarité.

Joujou (1992) a montré l'importance des migrations scolaires dans le peuplement de Toliara : beaucoup de paysans, plus ou moins aisés, dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de la ville, préoccupés par l'avenir de leurs enfants, n'hésitent pas à louer des cases en ville pour leur assurer une scolarité réussie.

Des changements dans les comportements liés à la fécondité

Divers éléments donnent à penser que la fécondité serait plus faible en ville que dans les villages. Deux enquêtes effectuées dans le cadre de l'Era (Zafitsimiry sur « les femmes seules de Toliara » et Popoff Wagner sur « les problèmes d'hypo-fécondité à Toliara ») semblent confirmer cette idée. Le phénomène pourrait résulter de facteurs pathologiques liés aux maladies sexuellement transmissibles. Mais il serait aussi lié, d'une part au comportement de femmes seules, avec un ou deux enfants, qui cherchent à éviter de nouvelles naissances,

d'autre part au comportement malthusien de familles de la classe moyenne confrontées à de dures conditions de vie.

Les femmes des villages urbains, même si elles n'adoptent pas d'emblée un tel comportement, apprennent qu'il est possible de ne pas considérer toute naissance comme un incontestable bienfait.

D'importantes transformations dans les comportements à l'égard du sacré et des phénomènes religieux

Les gens qui se côtoient à Toliara au début des années quatre-vingt-dix présentent souvent certains symptômes d'une réelle crise morale qui semble avoir de nombreuses origines. L'une d'elle provient des difficultés rencontrées pour l'accomplissement des obligations cérémonielles, car les bœufs sont devenus rares. En l'absence de bœufs, les ancêtres ne se satisfont plus des simulacres de cérémonies que leur offrent leurs descendants appauvris. Les vivants, confrontés à cette situation, éprouvent un sentiment de malaise, de culpabilité diffuse à l'égard de leurs ancêtres (concept de *havo*) et de honte par rapport aux autres vivants, témoins de leur carence.

L'anxiété liée à ce sentiment détermine un certain nombre de troubles du comportement qui, dans les cultures du sud-ouest malgache, se manifestent par une augmentation spectaculaire des phénomènes de possession. De nouveaux esprits apparaissent, constituant autant de nouveaux raccourcis entre la Surnature et les vivants. Jusqu'à un certain point, des esprits offrent une solution car ils savent guérir, protéger dans certains domaines les « clients » qui viennent consulter ces possédés⁴. À partir d'un certain point, ils détraquent la personnalité des possédés qui « hébergent » parfois cinq, huit, quinze esprits aux exigences contradictoires. Il convient alors de faire exorciser ces « malades ». On a recours pour cela à des sectes religieuses, dont le *Fifohazana* (liée à une dérive malgache du protestantisme), qui se sont fait une spécialité de ces exorcismes délicats. L'exorcisme réussi guérit le malade et le conduit à la conversion religieuse, par un itinéraire que n'avaient sans doute pas envisagé les missionnaires du siècle dernier (DELCOIX, 1992)⁵.

La migration favorise une sorte de bouillon de culture religieux : les membres de diverses sectes se rencontrent, échangeant leurs angoisses, leurs pratiques et leurs réussites. Le sentiment général d'insécurité

⁴ Voir les études dirigées, dans le cadre de l'Era, par M. Fiéloux et J. Lombard, menées notamment par L. David et Cl. Zafimitsiry.

⁵ À paraître dans une publication collective de l'ASP CNRS-Orstom sur les « formes actuelles de la conversion religieuse ».

est aggravé par le fait que les migrants ont rompu avec l'environnement surnaturel de leur village d'origine et qu'ils ne trouvent, à Toliara sur ce plan, que des sujets d'inquiétude. Quels sont les interdits propres à la nouvelle résidence ? Comment les respecter ? Que faire en cas de transgression involontaire ? Les réponses qu'apportent possédés et sectes religieuses sont autant de manières de se rassurer et d'entrer dans de nouveaux cercles de solidarité (confréries de possédés, fraternités religieuses...).

La ruralisation des spéculations de la classe urbaine moyenne : le phénomène des « néo-ruraux »

Le « boom » du coton, en 1985 et 1986, a incité un certain nombre d'éléments de la classe urbaine moyenne à tenter des spéculations jusqu'alors inédites. Selon HOERNER (1990 : 175), 60 % des planteurs de coton de 1988 et 1989 résidaient à Toliara où ils étaient commerçants, transporteurs, employés de bureau ou enseignants... Les tâches culturales étaient effectuées par des métayers, des locataires (ou sous-locataires) ou encore des salariés sur des terres acquises ou, plus souvent, louées par le « néo-rural ».

L'apparition de « néo-ruraux » est un phénomène général et déjà ancien à Madagascar. Il a longtemps marqué l'une des formes de la domination de la ville sur la campagne environnante, mise en œuvre par des classes urbaines ambitieuses et conquérantes. Au début des années quatre-vingt-dix, il correspond plutôt à l'un des derniers recours encore offerts à des groupes qui luttent pour leur survie.

À la fin du « boom » du coton, la production s'est diversifiée au profit des cultures vivrières (maïs, manioc, patates douces et, plus rarement, riz) qui permettent, au moins, au « néo-rural » de manger à sa faim.

À Toliara, la présence massive des migrants mahafales a offert une chance supplémentaire après le déclin des spéculations liées au coton. Certains migrants, qui doivent faire face à de soudains besoins d'argent, empruntent de petites sommes, dix mille, trente mille, cinquante mille francs malgaches (de 30 à 150 francs français), à des fonctionnaires ou des petits commerçants, en début de mois, avant que ces derniers ne soient à leur tour totalement démunis. Au moment de la récolte — ou plus tôt si le migrant a des réserves —, le remboursement s'opère en nature à un taux exorbitant : par exemple un *kapaoka* (à peu près deux cent cinquante grammes) de maïs pour cinquante francs malgaches prêtés, soit deux cents *kapaoka* d'une valeur totale approximative de vingt-huit ou vingt-neuf mille francs pour un prêt de dix mille francs malgaches.

*
**

La transformation récente de Toliara sous l'effet de la vague mahafale se présente donc comme un phénomène complexe, très différent des transformations qui accompagnent habituellement les mouvements d'exode rural.

Ce n'est pas le dynamisme des activités urbaines qui attire les agents d'un système de production en crise. Pour diverses raisons, qui tiennent notamment à la terrible carence des infrastructures routières et portuaires, ces activités sont restées aussi inexistantes après la vague qu'avant, malgré l'énorme potentiel que constitue la présence massive d'une main-d'œuvre inutilisée.

En revanche, le système de production qui « exporte » ses migrants n'a rien perdu de son dynamisme et ne paraît nullement à bout de souffle. Le mouvement vers le triangle migratoire mahafale est, justement, l'expression de ce très réel pouvoir d'adaptation.

BIBLIOGRAPHIE

- ADER (R. L.), 1972. — *Tuléar et sa région économique*, thèse Lettres, Aix-en-Provence, *multigr.*
- BATTISTINI (R.) et HOERNER (J. M.), 1986. — *Géographie de Madagascar*, Paris, Edicef-Sedes.
- BDPA, 1962. — *Éléments pour l'étude des problèmes humains dans la plaine de Tuléar (bas-Fiherenena)*, Tananarive, avril.
- DELcroix (F.), 1992. — *Crise de l'élevage et conversion religieuse dans l'ensemble méridional de Madagascar*, Tuléar, Era.
- ENGELVIN (A.), 1936. — *Les Vezo où les enfants de la mer. Monographie d'une sous-ethnie sakalava*, Paris, Édit. Bellevue.
- ESOAVELOMANDROSO (M.) (éd.), 1991. — *Cohésion sociale, modernité et pression démographique*, Antananarivo, Aombe n° 3.
- FAUROUX (E.), LE GROS (B.) et RASOAMALAVAHO (Cl.), 1991. — Le vocabulaire de la propreté dans les langues vernaculaires du Sud-Ouest de Madagascar : pour une meilleure approche des problèmes d'hygiène urbaine, *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.*, 27 (2-3) : 355-366.
- HOERNER (J. M.), 1981. — Tuléar et le Sud-Ouest de Madagascar : approche démographique, *Revue de Géographie*, n° 39 : 67-93.
- HOERNER (J. M.), 1986. — *Géographie régionale du Sud-Ouest de Madagascar*, Antananarivo, Ass. Géogr. Madagascar.
- HOERNER (J. M.), 1987. — *Contribution géographique à l'étude du sous-développement régional du Sud-Ouest de Madagascar*, doct. d'État Lettres, Paris-VIII, Vincennes, 3 vol., *multigr.*
- HOERNER (J. M.), 1989. — *Essai sur les relations villes-campagnes dans le tiers monde*, Toliara, CNRE-Orstom.

- HOERNER (J. M.). 1990. — La dynamique régionale du sous-développement du Sud-Ouest de Madagascar. *Cah. Gerc-Ifa*, n° 1.
- JOUJOU (A.). 1992. — *Les migrations scolaires à Toliara*, mém. Maîtrise, dép. Géographie, université de Toliara, *multigr.*
- KOTO (B.). 1987. — *Approche géographique d'une activité urbaine : le transport par pousse-pousse à Tuléar*, mém. Maîtrise, dép. Géographie, CUR Toliara. *multigr.*
- KOTO (B.). 1989. — La dynamique du peuplement urbain de Tuléar, mém. DEA, dép. Géographie, université d'Antananarivo, *multigr.*
- KOTO (B.). 1991. — « Vers une « mahafalisation » de la ville de Toliara? », in ESOAVELOMANDROSO (éd.), 1991 : 161-165.
- MARSAC et PELLETIER. 1962. — *Ville de Tuléar. Enquête socio-économique pour conclure à des aménagements et à la définition d'un programme d'habitat*, s. 1., Scet Coopération, *multigr.*
- RABEMANANTSOA (J. L.), 1977. — Le développement des petits métiers à Tuléar, *Tsiokantimo*, n° 3-4 : 95-97.
- RAFIDISOA (N.), 1990. — *Les aspects de la ruralité d'un centre semi-urbain : l'exemple d'Ihoso*, mém. Maîtrise dép. Géographie, université de Toliara, *multigr.*
- RAKOTONDRAHAMIINA. 1958. — Étude sur l'habitat à Tuléar, *Bulletin de Madagascar* : 885-898.
- RANDIMBIARISON (V.), 1992. — *Contribution à l'étude d'une ville à caractère rural. L'exemple de Miandrivazo*, mém. Maîtrise, dép. Géographie, université de Toliara, *multigr.*
- SALOMON (J. N.), 1977. — Tuléar, un exemple de croissance et de structure urbaines en milieu tropical, *Revue de Géographie*, n° 30 : 33-62.
- SCET COOPERATION, 1965. — *Ville de Tuléar : plan directeur d'urbanisme et d'assainissement*, Antananarivo, s. p.